

Frères et sœurs,

L'Évangile que nous venons d'entendre, choisi par le Pape Léon pour la journée des malades de cette année, est l'une des paraboles les plus belles et les plus suggestives racontées par Jésus. Nous connaissons tous cette parabole du bon Samaritain. Nous l'entendons aujourd'hui en ayant à l'esprit ce qui se vit ici à l'Hôtel-Dieu, la mission de l'Hôpital, la situation des personnes malades et parfois souffrantes, et le travail de tous les soignants, quel que soit leur statut, et du personnel administratif, qui chaque jour sont là au service de cette mission. Mais, au-delà de ce qui se vit ici à l'HDF, cet évangile nous rejoint également dans nos propres vies personnelles, celles de nos familles, de nos relations, de notre pays... Nous le savons bien, nous sommes tous concernés, d'une manière ou d'une autre, nous ou ceux qui vivent autour de nous, par ces réalités de la souffrance, de l'abandon, de l'indifférence, par cet enjeu de la compassion, du soin, de l'attention, du regard qui ne laisse personne sur le bord de la route.

On peut dire que ce récit évangélique continue aujourd'hui encore à nous défier, il remet en question notre vie, il secoue la tranquillité de nos consciences parfois endormies ou distraites, et il nous met en garde contre le risque d'une foi accommodante, installée dans l'observance extérieure de la loi mais incapable de ressentir et d'agir avec les mêmes entrailles compatissantes de Dieu. La compassion, en effet, est au cœur de la parabole. Et cette compassion va d'abord s'exercer de la manière la plus simple, par le regard. En effet, devant cet homme blessé qui se trouve au bord de la route après être tombé sur des bandits, il est dit du prêtre puis du lévite : « il le vit et passa de l'autre côté » (v. 32). En revanche, nous dit le texte, le Samaritain, « le vit et fut saisi de compassion » (v. 33).

Chers frères et sœurs, je crois que cet évangile nous invite à prendre soin de notre regard. Que regardons-nous ? Qui regardons-nous ? Comment regardons-nous ? La lassitude, la fatigue, l'ennui, les soucis aussi, peuvent émousser notre regard de l'autre. Certains peuvent parfois échapper à notre regard ; nous ne les voyons même plus. Et d'une certaine manière, ils n'existent plus. Notre regard est également tellement happé par nos écrans de téléphone que nous passons plus de temps à nous laisser prendre par des images qui le plus souvent n'ont pas grand intérêt, et nous tirent loin de là où il nous faut être, c'est-à-dire ici et maintenant, là où il nous faut prendre soin, regarder celui ou celle qui est là, qui attend notre présence, qui espère un regard qui lui redonne sa dignité, et qui manifeste qu'il est digne d'intérêt.

En fait, le regard fait toute la différence, car il exprime ce que nous avons dans le cœur. Il y a une vision extérieure, distraite et hâtive, une vision qui fait semblant de ne pas voir, c'est-à-dire sans se laisser toucher ni interroger par la situation ; et il y a une vision, celle du cœur, avec un regard plus profond, empreint d'empathie, qui nous fait entrer dans la situation de l'autre, nous fait participer intérieurement, nous touche, nous bouleverse, interroge notre vie et notre responsabilité.

Le regard dont parle la parabole, c'est celui de Dieu. C'est le regard que Dieu ne cesse de poser sur chacun de nous. L'enjeu, frères et sœurs, est d'entrer dans la manière de faire de Dieu, d'entrer dans le regard que Dieu pose sur nous comme sur toute personne. Nous avons tous la même valeur aux yeux de Dieu. Le bon Samaritain est avant tout l'image de

Jésus, le Fils éternel que le Père a envoyé dans l'histoire, précisément parce qu'il a regardé l'humanité sans passer outre.

Aujourd'hui, cette route qui descend de Jérusalem vers Jéricho, une ville située au-dessous du niveau de la mer, est la route empruntée par tous ceux qui sombrent dans le mal, dans la souffrance et dans la pauvreté ; c'est la route de nombreuses personnes accablées par les difficultés ou blessées par les circonstances de la vie ; c'est la route de tous ceux qui « descendent plus bas » jusqu'à se perdre et toucher le fond ; et c'est la route de nombreux peuples dépouillés, volés et pillés, victimes de systèmes politiques oppressifs, d'une économie qui les constraint à la pauvreté, de la guerre qui tue leurs rêves et leurs vies. Comme cet homme descendant de Jérusalem à Jéricho, l'humanité descend dans les abîmes de la mort et, aujourd'hui encore, - nous le savons bien - elle doit souvent faire face à l'obscurité du mal, à la souffrance, à la pauvreté, à l'absurdité de la mort. Mais Dieu nous a regardés avec compassion, il a voulu emprunter Lui-même notre route, il est descendu parmi nous et, en Jésus, le bon Samaritain, il est venu prendre soin de chacun.

L'évangile que nous entendons en ce jour nous relance donc l'invitation de Dieu à faire comme lui, à regarder l'autre et sa souffrance comme lui le fait. Puisque le Christ est la manifestation d'un Dieu compatissant, croire en Lui et le suivre comme ses disciples, signifie se laisser transformer afin que nous puissions avoir nous aussi les mêmes sentiments que Lui : un cœur qui s'émeut, un regard qui voit et ne passe pas outre, deux mains qui secourent et apaisent les blessures, des épaules solides qui prennent le fardeau de ceux qui sont dans le besoin.

Frères et sœurs, souvenons-nous de toutes les fois, ou d'une manière ou d'une autre, le Seigneur a pris soin de notre vie, nous a remis sur le chemin de la vie. Il a pris soin de nous à des moments de notre existence où cela n'allait pas de soi, et pour de multiples raisons. Il a pris soin de nous, il s'est occupé de nous. Et il souhaite que nous fassions de même, que nous prenions soin de l'humanité qui souffre. Parfois, nous nous contentons de faire notre devoir, ce qui est déjà beaucoup, ou nous considérons notre prochain seulement celui qui fait partie de notre cercle, de notre communauté, celui qui pense comme nous, mais Jésus renverse la perspective en nous présentant un Samaritain, un étranger, un hérétique même qui se fait proche de cet homme blessé. Et il nous demande de faire de même.

Frères et sœurs, voir et regarder chaque personne, arrêter nos courses effrénées, ne plus laisser nos écrans dominer nos vies, ne pas laisser les progrès techniques indispensables oublier la personne, c'est à cela que le Seigneur nous appelle.

Que cette parabole soit la boussole de notre manière de regarder, d'agir et de concevoir notre mission ici à l'Hôtel-Dieu de France, afin que chacun, à commencer par ceux qui viennent y être soignés, se sentent reconnus, respectés et aimés.

Amen !

P. François Boëdec, sj.